

Les nocturnes

Françoise Péetrovitch n'a que faire des modes. Son œuvre s'inscrit hors du temps et nous livre sa vision du monde dont elle formalise certaines des tensions et inquiétudes. Toujours en quête de nouveaux moyens d'expression, elle pratique tous les médiums avec une curiosité insatiable : la peinture, le dessin, la lithographie, la sculpture en bronze et en verre, la vidéo et, depuis 2007, la céramique. Si aucune de ces techniques ne lui échappent, sa pratique s'enracine profondément dans le dessin qui constitue, selon ses mots, la colonne vertébrale de son travail, l'essence même de sa création. Un dessin au trait simple, révélateur d'une économie plastique et porté par un geste léger qui glisse sur la toile ou sur le papier, arpente les murs bruts des lieux d'exposition ou les pages d'un livre, comme celui où l'artiste a répondu chaque jour par un dessin à la première info entendue sur France Inter (*Radio Péetrovitch*).

Ses œuvres relèvent du domaine de l'intériorité et de l'universalité tout à la fois. Avec une apparente légèreté, ses sculptures, ses huiles et ses lavis nous parlent d'intimité et de mémoire, d'identité et de fragilité. Elles nous plongent dans un univers à la fois impénétrable et silencieux, celui de l'enfance cher à l'artiste mais aussi celui de la nature, composant un théâtre où les espèces se croisent sans dialoguer, inconscientes semble-t-il d'appartenir au même espace, le plus souvent étrangère l'une à l'autre. Parmi les motifs récurrents, on peut y voir des enfants et des adolescents rêveurs qui lévitent dans la blancheur du papier, des créatures hybrides, mi-homme mi-lapin, proches de l'imaginaire d'un Lewis Carroll, des poissons et des oiseaux morts, des îles crépusculaires. Les silhouettes apparaissent sur le papier, nimbées de couleur fluide, réduites à un geste ou à une position dans l'espace, à la couleur d'un élément. Françoise Péetrovitch attaque la toile ou le papier d'un geste rapide, sans repentir, joue des ruptures d'échelle et de la dissolution des contours. Ses sculptures en bronze ont une force et une énergie peu commune. Partant des pratiques traditionnelles du moulage et du tirage, elle laisse libre court à la véhémence et au pouvoir d'expression du matériau, modelant vigoureusement les formes en saillies ou en dépressions légères, poussant la matière de l'intérieur vers l'extérieur.

Depuis le début de sa carrière, Françoise Péetrovitch affectionne le travail en série. Aux grandes suites qui jalonnent son parcours (*Supporters, Présentation, Tenir Debout, Poupées, Twins, Masculin/Féminin*), ont succédé les *Nocturnes* à partir de 2011. Composée pour l'essentiel d'huiles sur toile, cette série nous entraîne vers un monde obscur et ténébreux, presque sépulcral, mais toujours habité par ce mélange d'étrange et de familier si caractéristique de son travail. Des présences humaines, fragiles et ambivalentes, des silhouettes enfantines, des animaux objetisés, des fragments de corps et des bouquets de fleurs fanées jetant leurs derniers feux se détachent frontalement de l'épaisseur sombre de la toile. L'ambiance est fantastique et les tons assourdis sont partiellement éclairés d'éclats rouges sang incandescents qui leur confèrent une formidable efficacité visuelle. Une lumière indéfinissable et un silence lourd imprègnent l'air de ces tableaux donnant la sensation d'un temps suspendu ouvert à toutes les significations possibles.

Dans cet opus d'une intériorité sombre, Françoise Péetrovitch explore l'héritage des classiques entretenant un dialogue avec certains thèmes traditionnels sur lesquels elle porte un regard libre. Des natures mortes de la peinture ancienne aux nuits d'encre des symbolistes, ses nocturnes sont parcourus d'emprunts ou de réminiscences qu'elle réinvente et transfigure selon une syntaxe visuelle qui lui est propre. Les figures tout d'abord, comme absorbées par de secrètes pensées, émergent du noir de la toile comme des profondeurs de la nuit, devenue l'écran de leur vie intérieure. Le regard absent, le visage détourné, penché ou insaisissable, elles semblent débarquer du fond obscur de l'histoire picturale, tout à la fois

archaïques et renaissantes, et pourtant travaillées comme des corps d'aujourd'hui. On songe aux noirs de Redon et aux silhouettes vacillantes de Spilliaert. La jeune femme masquée tirant sur ses cheveux rouges dénoués possède l'ambiguïté troublante des figures de Munch ; les deux mains écarlates qui accaparent l'espace d'un autre tableau sont celles du Gilles de Watteau, personnage hiératique qui s'invite également dans la vidéo « Vertical » ; l'animal tronqué, posé comme une pièce de boucher, évoque les natures mortes aux couleurs sombres et terreuses de la peinture espagnole. Une série de bouquets de fleurs trempant dans des vases de verre s'épanouissent et se flétrissent comme les dernières roses de Manet disposées dans une flûte à champagne ou sur un coin de table. On sent au détour de ces compositions florales que la mort rode. Mais ici, pas de nature morte somptueuse à la flamande avec ses coupes dorées, ses fruits épanouis et son crâne qui couronne la scène pour induire la sensation poignante d'une caducité, mais de simples fleurs fanées qui suspendent leur chute et invitent au spectacle de la mort dans la vie. Avec une économie de moyens, les pétales s'abandonnent à la pesanteur par quelques accents chromatiques, discrètement, sans emphase. Car la peinture de Françoise Pétrovitch n'est pas bavarde. Elle ne raconte rien ou presque mais laisse entre apercevoir des histoires. Des histoires peut-être, mais si assourdies que leur sens ne parviendrait pas tout à fait à se constituer.